

des sources de la Vanne et de la Dhucis, que l'on a été chercher à plus de quarante lieues de la capitale. Malgré cela, je présume qu'aucun Parisien ne consomme sa ration quotidienne. Ceux qui usent le plus d'eau y ajoutent toujours un peu de vin à seule fin de la rougir et de la couper. Cette habitude vaut certainement mieux que celle de Londres.

Et maintenant passons aux vins et aux liqueurs de l'Exposition ; ce sera encore un moyen de se rafraîchir.

Quand je parle des vins, je veux dire le pavillon de la dégustation des vins et liqueurs ; car nous traiterons plus tard de nos crûs français comme il convient à matière si haute ; nous les réservons pour la bonne bouche.

L'édifice affecté à ces réconfortants de toutes sortes, aux opérations nécessitées par une dégustation savante, est situé dans le Champ-de-Mars, à gauche, en rentrant par la porte Rapp. C'est un pavillon fort simple d'aspect, qui termine, comme une sorte de chœur, la suite des longues galeries où s'étalent des deux côtés, ficelés, bouchés, debout ou couchés dans des vitrines étincelantes de médailles et de diplômes, les produits vinicoles les plus divers : depuis le petit suret d'Argenteuil, le gros vin noir de Cahors, le généreux pomard, l'élégant St. Emillion, jusqu'au tokai de Hongrie et Lacryma-Christi du Vésuve, tout s'y trouve.

Chose bizarre qui prouve une fois de plus que les extrêmes se touchent : le pavillon des vins fait pendant au pavillon des eaux minérales. Les deux constructions, exactement semblables, ne sont séparées que par la largeur d'une allée.

C'est dans ce pavillon que les acheteurs ou visiteurs dégustent les vins et les liqueurs. Il y a là une vingtaine de petites loges placées sur deux rangs, avec une balustrade à hauteur d'appui qui les sépare du corridor où circule le public. Les exposants ou leurs représentants se tiennent dans ces loges au milieu de piles de bouteilles, comme chez vous les marchands de farine au milieu de leurs sacs.

La dégustation est gratuite, et comme, en ce cas, l'exposant se trouve souvent l'exposé, il en use à sa guise avec les prétendus clients ; cela dépend de son flair, de sa générosité, et parfois aussi de la hardiesse du visiteur. Car enfin l'Evangile l'a dit : "Demandez et vous recevrez." Je me suis conformé au précepte et n'ai point eu à m'en repentir. J'ai dégusté, puis-que dégusté il faut—et cela dans votre intérêt et à votre santé—un crû de vin blanc de Château-Neuf-du-Pape, avec toute l'onction qu'y aurait apportée le sommelier du Vatican. Si je confesse ainsi ma gourmandise, c'est que péché avoué est à moitié pardonné.

On voit aussi dans cette sorte de panthéon des vins, un foudre en chêne, orné de sculptures fort belles, et qui ne contient pas moins de quinze mille gallons de vin. Un seul tonneau comme celui-là dans sa cave, et l'on a du vin pour sa vie ! Cette gigantesque futaille appartient à la maison Mercier, fabricant de champagne d'Éperney et fournisseur spécial de la maison A. Giberton et Cie., de Montréal, laquelle s'est aussi procuré là tout ce que le Bordelais et la Bourgogne produisent de mieux.

Par ce soleil ardent et ce ciel d'un implacable azur, que faire à l'Exposition ? me disais-je, en cherchant des yeux quelque fraîche oasis ; soudain, j'avise dans l'air l'éclatante blancheur des tours du palais algérien. Voici, pensai-je, une véritable occasion de visiter ce pays.

Pour bien apprécier les choses, il faut les voir dans leur milieu, sous leur vrai jour et leur lumière.

Quatre-vingt-quinze degrés de chaleur, deux heures de l'après-midi ; autour du palais, des boutiques maures, des bazars algériens, un douar sous une vaste tente en poil de chameaux, voilà assurément les conditions requises pour un voyage instructif en Algérie. Sur ce, je me mets en route.

Le pavillon algérien s'élève sur une des pentes du Trocadéro et comprend une superficie de quatre mille huit cents pieds

carrés. C'est presque une petite Exposition dans la grande. A l'extérieur, des murs blancs qui renvoient une lumière aveuglante, surmontés de quatre grosses tours percées de fenêtres mauresques, et terminés par des couronnements dentelés. La tour principale s'élève à trente mètres de hauteur et représente le minaret de la mosquée d'El Mansoura, aujourd'hui en ruine. La porte centrale, avec ses côtés ornés de faïences colorées, reproduit celle de la mosquée de Sidi-Boumedine de Tlemcem. On a devant soi un des types les plus gracieux de l'architecture arabe.

L'intérieur rappelle tout à fait les dispositions d'un caravansérail, ou bien une de ces habitations de plaisance que quelques riches fils du Prophète conservent encore au milieu du moderne Alger. Sur une cour plantée d'arbres, de lauriers-roses, de cactus, de palmiers nains, entourant la vasque de marbre, dans laquelle un jet d'eau laisse tomber sa rosée cristalline, quatre galeries à arcades, ornées de festons. Cour, vestibule, galeries sont éclairés par les découpures des coupes ; et la lumière, tamisée par les mille vitraux colorés de ces étroites ouvertures, tombe discrète, mystérieuse, sur les curiosités de ce palais. On se trouve là en plein Orient.

Combien plus l'impression grandit, lorsqu'on découvre, sous la coupole, entre les deux minarets, le *huan ratiro*, comme qui dirait le salon réservé du palais. Il y a là des sofas pour s'étendre, des tables de marqueterie d'écaïlle, des étagères enflammées d'or, des portières de drap rehaussées d'argent, des armes à crosses ou à poignées incrustées, des fleurs, des plateaux de cuivre pour recueillir les cendres d'un long chibouk à bout d'ambre énorme.

Franchement, sans un gardien qui m'observait, j'aurais essayé de goûter, ne fût-ce qu'un instant, aux délices de ce *kieff*, si délicieux en ces climats qu'on les regrette toujours, dit-on, lorsqu'on les a quittés.

Cette partie pittoresque constitue ce qu'on peut appeler l'Exposition arabe. Mais la portion, non pas la plus charmante, mais la plus utile, se trouve dans les autres sections du palais. L'agriculture, les mines, les bois, l'industrie indigène s'y montre avec éclat et dans toute la variété de ses produits. Nous vous avons représenté l'Orient avec sa paresse, voici l'Occident avec son activité laborieuse.

Parmi les colons algériens, on compte près de deux mille exposants. Un joli chiffre, comme on voit.

Avec la *ramie*, ou ortie de Chine, récemment importée, mais que l'on cultive en grand aujourd'hui, on fait des tissus doux et moelleux pour l'été, des foulards, des batistes et autres tissus.

Vous trouvez là cent produits, objets d'ameublement, outils de travail, racines ou poudres médicinales, tirés du bois de ce fameux eucalyptus, importé d'Australie, et dont les plantations ont assaini et purgé de fièvres de vastes districts marécageux.

L'Alfa, l'herbe du vent, un autre arbuste, sorte de roseau du désert, dont la pulpe se transforme en un papier d'imprimerie fort estimé et en grand usage en Angleterre à cause de sa solidité et de son bon marché. On jugera de l'importance de cette production quand on saura que l'année 1876, 59 mille tonnes de ce textile, représentant une valeur de huit millions de francs, ont été importés en Angleterre.

Les bois d'ébénisterie, le thuya principalement, sont fort nombreux et remarquables par leur couleur et leur poli. Les minerais de plomb, de fer, de cuivre, montrent des richesses minéralogiques de première qualité. Les chênes lièges offrent au commerce des bouchons d'une compacité irréprochable, et le tan que fournissent ces arbres, exporté spécialement en Italie et dans la Grande-Bretagne, s'élève à plus de quatre millions par an.

Il y a là des marbres veinés superbes ; des échantillons de coton, de tabac, de laines et de soies, etc., révélant une industrie locale prospère.

Parmi les produits, objets d'un grand

commerce, nommons les essences et les parfums. On fabrique surtout avec le géranium rosa une essence de rose plus renommée que celle des vallées de Chiraz, en Perse.

Cette culture se fait en grand aux environs d'Alger. Seize hectares de cette fleur précieuse donnent chaque année, en trois coupes, de dix à douze mille livres d'essence, laquelle se vend au minimum quatre dollars la livre. Il ne faut pas oublier les essences d'orange, de jasmin et de verveine, qui pourraient défrayer la consommation de l'Europe entière.

Les poteries de ménage fabriquées à la main par les femmes arabes ; les tapis *zerbis*, sorte de moquette ; le *goutif* à haute laine, le *hambel*, simple tissu croisé formé de bandes longitudinales, nous montrent l'industrie indigène sous toutes ses faces.

Citons parmi les curiosités, dans une sorte de petit désert en miniature, toute une famille d'autruches avec les œufs et les autruchons.

Les dames, et les maris surtout, savent ce que vaut une garniture de ces plumes. Eh bien ! il paraît que l'autruche ne se trouve plus, si ce n'est au fond du désert ; elle devient très-rare, et cependant, la mode exige les dépouilles de l'oiseau. Comment faire ? MM. Hardy et Rivière ont résolu le problème par la domestication de l'animal. Au lieu de courir après l'autruche, c'est elle qui court après ses gardiens. Les expériences se sont faites au Jardin d'Essai, à Alger, à Kouba, et ont pleinement réussi.

Pour vous montrer que la solution cherchée en valait la peine, voici des chiffres. Un mâle reproducteur vaut 600 francs, et la femelle 3 ou 400 ; pendant l'année, on leur tire 200 francs de plumes ; de plus, ils pondent des œufs qui valent 14 francs la paire. Un jeune autruchon, à 4 mois, se vend 250 francs. Il paraît que la totalité de ces profits donne un bénéfice égal à la moitié des dépenses. Cent pour cent de dividende, avouez que c'est un assez joli profit. Enfin, pour finir, et nous dispensant de tout commentaire sur le présent et l'avenir d'une colonie qui sera un jour une des richesses de la métropole, nous donnons simplement les chiffres ci-dessous :

En 1830, le commerce de l'Algérie, exportations et importations, s'élevait à 5 millions de francs seulement. En 1850, le chiffre était de 92 millions ; en 1860, il atteignait 157 millions ; en 1874, 346 millions, pour s'élever, l'année dernière, à la somme de 386 millions de francs. Est-ce assez concluant ?

Comme complément à cette exposition, l'on peut visiter, derrière le palais algérien, une petite maison aux murs blancs et couverte en tuiles rouges. C'est une des 90 maisons construites par la Société de protection des Alsaciens-Lorrains demeurés Français. On voit là tout l'ameublement des diverses pièces, lit de fer, table, armoire de cuisine, etc., et, derrière la maison, l'étable contient une paire de bœufs, charrue, herse, faux, etc. Mobilier, maison, instruments, animaux, cela est avancé aux colons par la Société. Grâce à l'activité de ses employés, aux produits des souscriptions, la Société a 66 maisons occupées. Les colons ont envoyé des spécimens de leurs productions, exposées dans cette petite maison modèle.

La distribution des prix décernés aux fanfares et aux orphéons qui ont pris part au concours international, comprend 60 couronnes et primes, 20 instruments de prix, 30 médailles d'or, 600 médailles de vermeil et d'argent, plus 10 objets d'art. Pas une fausse note ni avant ni après ; tout le monde content, d'accord, l'harmonie est complète.

Voici maintenant un nouveau genre de récompense. La ville de Paris vient de consacrer une somme de 10,000 francs à un voyage d'excursion aux plages normandes, voyage qu'elle offre aux élèves primaires qui se sont particulièrement distingués pendant l'année scolaire par leur travail et leur bonne conduite. Ces élèves seront accompagnés par leurs professeurs, qui chercheront à rendre le voyage instructif et amusant.

Pour être nouvelle, cette méthode nous paraît excellente. Je ne pense pas que les jeunes élèves canadiens à qui l'on offrirait, fin d'année, un voyage dans les provinces du Golfe, par exemple, y trouveraient à redire.

Les fêtes musicales continuent au Trocadéro. La semaine dernière, les chœurs anglais, sous la direction de M. Henry Leslie, ont réellement surpris les connaisseurs par la justesse, la précision et l'ensemble de leur exécution. Ce n'est point un compliment banal que je leur adresse ici. De l'avis des musiciens, les artistes anglais ont dépassé ce qu'on attendait d'eux. Il est vrai de dire qu'ils devaient faire honneur à leur patron, le prince de Galles, qui, ainsi que le duc et la duchesse de Magenta, ont assisté à ces concerts. MM. Keefer et G. Drolet, par invitation spéciale, se trouvaient dans la loge de Son Altesse Royale.

Est-ce encore un effet de la chaleur ? La claque vient d'être supprimée à l'Opéra. Les *chevaliers du bustre*, ainsi qu'on appelait les trente juges qui soulaient au public les passages remarquables, les roulades ou les trilles à bisser, ont vécu. Les spectateurs devront maintenant s'en rapporter à leur goût. Cette institution datait de longtemps ; elle nuisait peu au public en somme, et servait beaucoup les artistes, en les tenant en haleine. Jadis, je me rappelle, du temps que Mlle Georges faisait les beaux jours de la Porte Saint-Martin, on supprimait soudainement la claque, à la demande d'artistes jaloux. Qu'arriva-t-il ? Le lendemain, chaque acteur jouant un rôle dans la pièce eut ses claqueurs. On ne s'entendait plus dans la salle ; il fallut rétablir cette claque abhorrée. Pareille mésaventure pourrait bien arriver à l'Opéra. Claquera bien qui claquera le dernier.

Deux mariages dans un monde où vous avez conservé des connaissances : La fille aînée de M. Pietri, l'ancien préfet de police impérial, doit épouser prochainement M. E. Thomas, négociant du Midi.

Le mariage religieux du capitaine Niel, fils du défunt maréchal de France, appartenant au 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, avec Mlle Clary, fille du comte Clary, a été célébré hier à l'église de la Trinité. Mme la maréchale de MacMahon, le maréchal Canrobert, les généraux Vinoy, Borel, ministre de la guerre, de Chabaud-la-Tour, assistaient à la cérémonie.

Le fameux ballon dont je vous ai envoyé les dimensions et les principales dispositions, a fait ses deux ascensions d'essai. Aujourd'hui même le public commencera les séances. On s'inscrit d'avance et l'on retient ses places avec un entrain des plus vifs.

Votre commissaire, M. G. Drolet, figure déjà sur la liste. Il vous rendra compte prochainement de ses impressions de voyage.

En fait d'ascension aérostatique, en voici une qui se prépare et dont le projet a certainement été inspiré par les chaleurs de l'heure présente.

Cette idée, qu'avaient eue déjà MM. Sivel et Crocé-Spinelli, les infortunés qui ont péri dans la nacelle du *Zenith*, le 15 avril 1875, vient d'être reprise et discutée par la société française de navigation aérienne.

Il s'agit simplement d'aller explorer en ballon le pôle Nord.

Nous empruntons à un confrère la description de l'aérostat :

L'appareil d'ascension que l'on va construire sera une montgolfière aménagée dans des dispositions particulières. Le ballon sera formé de trois enveloppes de taffetas superposées et recouvertes d'un vernis blanc, pour soustraire l'aérostat à l'action des rayons solaires. Au-dessus du filet est tendue une quatrième enveloppe de soie, également vernie, qui laisse régner autour de l'aérostat une faible couche d'air propre à maintenir la température du ballon à un degré égal.

La nacelle sera capitonnée intérieurement, imperméable, pontée, et reposera sur deux quilles pouvant servir de patins. On pourra ainsi le transformer à volonté en chaloupe ou en traîneau, et s'en servir avec une égale facilité pour voyager soit dans l'air, soit sur mer, soit sur terre. Elle sera aménagée de façon à contenir aisément huit voyageurs, des instruments, du lest, des armes, et les vivres nécessaires pour la durée de l'exploration.